

Je suis une fiction / Des jeux d'identités

par Alexandra Baudelot

Antonia Baehr construit des performances sur la base de partitions qui structurent et stimulent les actions. Ses partitions fonctionnent généralement comme un jeu à double face activé différemment par l'artiste et par une autre personne invitée sur le projet. Merci - créée en décembre 2006 aux Laboratoires d'Aubervilliers - est une pièce chorégraphique pour deux performers structurée sur la base d'un échange à deux voix et deux corps, où l'un soumet l'autre à sa propre logique de construction et son propre désir de projection et d'appropriation de l'espace scénique. Deux identités qui se rencontrent, se confrontent, se modulent, s'accompagnent.

Un socle en bois blanc est posé au milieu du plateau. Antonia Baehr entre sur scène et monte dessus. Le personnage qu'elle incarne frappe par l'impossibilité qu'il y a à se saisir pleinement de son identité sexuelle. En effet, il porte tous les attributs d'un corps masculin et trouble par la féminité à peine révélée qui s'en dégage. D'emblée cette imprécision du genre provoque un glissement de la perception et un lâcher prise face aux séries de mouvements auxquels se livre Baehr. Dans un premier temps, pleinement maître de sa partition Antonia Baehr entraîne dans son jeu abstrait et ludique. Son identité fait corps avec ses gestes à la fois burlesques, captivants et dérangement. L'action se répète jusqu'à laisser envisager plusieurs fictions possibles. Puis un autre personnage fait intrusion sur scène. Sous son impulsion, les formes de cette étrange chorégraphie abstraite se chargent d'un autre sens pour s'inscrire peu à peu dans une dramaturgie qui rassemble les deux performers. Alors que le jeu bascule, ce personnage, sorte de metteur en scène faisant subir à Antonia Baehr la pression d'un casting pour une chorégraphie – en fait celle à laquelle nous assistions dans la première partie – prend possession des gestes de Baehr pour en faire le jeu d'une soumission de l'interprète aux prises avec les exigences artistiques du spectacle. Le corps devient maladroit, son poids l'handicape, son attention se fait gauche. Dans un même temps ces deux parties distinctes entament un dialogue tacite à partir duquel apparaît les enjeux de pouvoir propre à l'exposition de soi et à la démonstration d'un corps mis à mal dans son identité. Il inverse le rapport de la jouissance de soi présent dans la première partie, jouissance qui met en avant la souveraineté d'une identité attachée à sa propre invention, pour l'assujettir à autrui et exposer au contraire une identité qui se cherche, malmené par le regard d'autrui. Des jeux de rôles et de mises en scène de soi donc qui troublent par le décalage des fictions qui sont activées, par la différence des points de vue qui cohabitent les uns avec les autres. Antonia Baehr s'interroge sur ce que signifie être en représentation et se donner à voir tout en éprouvant les éléments du spectacle et de la visibilité. Est-ce que cela suffit à poser les conditions spécifiques à l'instant du spectacle ? Le spectacle n'obéit-il pas à des logiques qui lui appartiendraient en propre, loin des enjeux de la scène ? En d'autres termes, peut-on inventer sur scène des fictions qui dépassent le cadre de la représentation - et inversement - le réel peut-il contaminer les fictions qui s'inventent sur scène pour troubler les règles d'apparitions ? La réponse à toutes ces questions est entièrement contenue dans le jeu identitaire auquel se livre Antonia Baehr. Identité de soi telle qu'elle s'invente au quotidien jusqu'à troubler toutes tentatives de définition de genre féminin ou masculin. Identité projetée dans le temps et l'espace de la performance, libre d'inventer et de jouer constamment sur les passages d'une fiction à l'autre,

transformant ainsi la perception que nous avons d'elle sur scène. Le personnage qu'incarne Antonia Baehr est tour à tour féminin et masculin selon la reconnaissance des codes propres au genre. Mais c'est essentiellement dans l'entre-deux de ces genres que tout se joue. L'artiste berlinoise inscrit son travail dans une esthétique et une ligne politique qu'elle définit avec humour de « lesbienne post-moustache ». Elle crée son propre style sur la base des principes Drag-King et Queen non pas pour revendiquer la transformation d'un genre à l'autre mais pour créer des transferts d'identités comme autant d'inventions de soi dynamiques et ludiques et donc riches de possibilités. Si Merci est une pièce chorégraphique c'est parce qu'elle prend le geste et la répétition de phrases chorégraphiques comme les éléments moteurs de sa réflexion sur l'identité des sexes. Des gestes absurdes et néanmoins familiers conduits avec un plaisir que l'artiste ne dissimule jamais. L'exécution du geste ne se livre donc pas pour lui-même mais pour révéler les dynamiques intimes de l'artiste et la manière avec laquelle elle s'y confronte.